

# 100 ans

**A**voir 100 ans en 2022, même avec l’allongement de la durée de la vie, est toujours un événement. Mais quand vous êtes le dernier vétéran encore en vie du commando Kieffer, le dernier combattant français à avoir débarqué le 6 juin 1944 sur une plage de Normandie, et quand vous soufflez vos cent bougies dans la commune que vous avez libérée soixante-dix-neuf ans plus tôt et où vous vivez depuis une trentaine d’années, cet événement prend une tout autre dimension.

Pourtant, ce 27 octobre 2022, à Ouistreham, je veux fêter l’événement sans tambour ni trompette. Avec simplicité, entouré de ma famille, y compris de mes arrière-arrière-petits-enfants. Le dernier a à peine 1 an. Cinq générations réunies pour célébrer un moment important. C’est sans compter sur la municipalité de Ouistreham qui veut me rendre hommage. Tout d’abord avec des photos de moi accrochées au mur de la mairie. Et pas des petites. Une cérémonie est ensuite organisée à la Flamme, le monument érigé sur une coupole de

tir, vestige du mur de l'Atlantique, prétendument impenetrable. Rommel avait pourtant prévenu : c'est ici que les Alliés débarqueront et par un temps épouvantable, ce sera le jour le plus long... Ce monument est une œuvre d'une artiste caennaise, Yvonne Guégan (1915-2005), où sont gravés les noms des dix commandos français tués sur le secteur de Ouistreham le matin du 6 juin 1944. Avec André Ledran, l'ancien maire de Ouistreham, j'ai participé à l'élaboration de ce monument qui représente une flamme, comme celle de la lumière de la liberté qui jaillit après les ténèbres. On peut aussi y voir une proue de navire, comme ceux qui nous ont amenés ici, il y a bientôt quatre-vingts ans. Devant cette stèle inaugurée le 6 juin 1984 par François Mitterrand, un olivier de 100 ans a été planté pour mon anniversaire. Comme les 100 années que j'affiche au compteur de la vie. Cela fait bizarre d'avoir cet âge. Je n'avais pas imaginé qu'un jour, je serais centenaire, mais il faut prendre la vie comme elle vient. Même si ce n'est pas toujours évident.

Malheureusement, j'ai perdu tous mes camarades au fil des années. Je suis le dernier survivant. Au fur et à mesure que mes frères d'armes disparaissaient, je me posais légitimement la question : qui sera le dernier des cent soixante-dix-sept ? Après le décès de Jean Morel, le 24 novembre 2019, nous n'étions plus que deux, Hubert Faure et moi. Lui avait déjà largement dépassé les 100 ans. L'annonce de la mort de Jean m'a fait beaucoup de peine. Jean, c'était un copain qui avait combattu avec moi. On ne s'est jamais quittés. J'allais le voir

chez lui à Saint-Malo et il venait chez nous à Ouistreham. La veille de partir pour la grande aventure, quand Philippe Kieffer nous a dit que nous risquions d'avoir des pertes importantes et qu'il ne retenait personne, nous étions tous à l'appel le lendemain. Dont Jean Morel. C'était un brave, un soldat, un copain... À la fin, il ne parlait plus trop de la guerre. Je ne sais pas s'il avait oublié ou si c'était sorti volontairement de sa mémoire. C'est quelque chose de possible. Et puis Hubert Faure est décédé le 17 avril 2021 à un âge très avancé. À 106 ans. Il fallait bien un dernier, ça tombe sur moi... Une amie de ma fille Jacqueline, qui a travaillé au musée du Numéro 4 Commando à Ouistreham, lui disait : « Tu verras ce sera ton papa, Léon, le dernier... » Elle n'avait pas tort.

J'ai bien conscience qu'après ma disparition, une page importante va se tourner. Quand le dernier témoin direct s'en va, l'événement devient l'histoire. Ce n'est pas de moi, mais de Stéphane Grimaldi, ancien directeur du Mémorial de Caen, après la disparition du dernier Poilu de 1914-1918, Lazare Ponticelli. C'est loin tout cela maintenant, cela va faire quatre-vingts ans l'année prochaine. Mais ça ne s'oublie pas. Pour une bonne raison : nous rentrions au pays, l'arme à la main. J'en parle plus loin dans ce livre mais il n'était pas question pour nous de faire demi-tour. Je ne suis pas un héros. J'ai seulement fait mon devoir de Français comme beaucoup le font encore aujourd'hui. En cette journée du 27 octobre 2022, j'ai une pensée particulière pour mon épouse Dorothy, décédée le 26 mars 2016, à 91 ans, mais

aussi pour mes frères d'armes du commando Kieffer. Quelques-uns sont tombés tout près de moi. Mourir pour la France à 20 ans, c'est beaucoup et ils ne pouvaient pas donner plus. Je ne sais pas si j'ai autant de mérite qu'eux mais une chose est sûre : je suis très fier d'avoir servi mon pays à leurs côtés. Le jour de mes 100 ans, en présence d'anciens commandos marine, de Romain Bail, maire de Ouistreham, de Sophie Gaugain, vice-présidente de la région Normandie, du député Christophe Blanchet, et d'élus, sans oublier André Ledran, ancien maire de Ouistreham, j'ai une nouvelle fois dit ce que je pense de la guerre, comme je l'ai souvent fait, notamment quand je témoignais devant des élèves : c'est la pire des choses qui puisse arriver. C'est un souvenir qui reste à jamais gravé dans votre mémoire. On tue des gens en face de vous qui n'ont rien fait, qui ont une famille, une femme, une mère, des enfants. Et tout cela pour arriver à quoi ? À une réconciliation qui aurait pu être faite sans que le sang coule inutilement ? Aujourd'hui, soyons vigilants : la paix, c'est quelque chose de sacré. En temps de guerre, on parle des militaires, des gens en opérations, mais on oublie trop souvent les civils, comme les victimes de la bataille de Normandie qui se sont comptées par milliers. Et jusqu'à la fin août 1944, avec la libération de la partie est du pays d'Auge, nous avons largement eu le temps de constater l'étendue des dégâts. Y compris au début du mois de septembre, quand nous avons refait, en camion, le chemin en sens inverse jusqu'à Arromanches pour repartir en Angleterre. Les chars ensevelis dans la terre, les maisons éventrées...

C'était impressionnant, les cicatrices de la guerre étaient loin d'être refermées.

Avec le recul, je me dis que le plus dur, ce n'est pas de combattre. C'est de creuser un trou, comme cela m'est arrivé de le faire à Amfreville pour enterrer un copain. Avec le même protocole : l'envelopper dans sa couverture sortie de son sac et le mettre au fond de ce trou avec sa plaque d'identité militaire. Vous écrivez ensuite son nom sur une feuille de papier que vous glissez dans une bouteille que vous mettez sur sa tombe de fortune, en attendant que les troupes de l'arrière viennent l'exhumer pour l'enterrer dans un cimetière militaire ou pas. La première pelletée de terre que vous mettez sur lui, ça, je peux vous l'assurer, vous ne l'oubliez jamais. Quand vous mettez un frère d'armes en terre, le temps ne fait jamais son œuvre. Aujourd'hui encore, rien que d'y penser j'en ai encore la gorge nouée.

Moi qui souhaite, ce 27 octobre 2022, un événement sans « flonflons », dans l'intimité familiale, j'ai aussi droit à un « joyeux anniversaire Léon » repris en chœur, non seulement par les officiels mais aussi par les anonymes qui se pressent derrière les barrières. Ils sont venus me voir et veulent rendre hommage, comme l'a rappelé le maire, Romain Bail, « au Ouistrehamais le plus célèbre, qui vit ici depuis trente ans, près de l'endroit où il a débarqué le 6 juin 1944 ».

Il n'y a pas de tambour ni de trompette pour mes 100 ans, mais une cornemuse. Comme celle de Bill Millin, le piper qui a débarqué sur Sword le Jour J.

Comme celle aussi qui m'a accueilli à la fin du mois de juin 1943 quand je suis arrivé en fin de soirée pour la première fois au camp d'entraînement d'Achnacarry pour l'impitoyable stage commando, au nord de l'Écosse. Le 27 octobre dernier, au son du magnifique *Amazing Grace*, un des cantiques chrétiens les plus célèbres dans le monde anglophone, et sous les crépitements des flashes, je me suis approché de l'arbre centenaire. En pensant à mes camarades, tombés en Normandie il y a soixante-dix-neuf ans. Le 6 juin 1944, quelques-uns sont morts à quelques mètres de cet endroit, près de la plage, où nous sommes réunis pour mes 100 ans. Je pense notamment à Dumenoir, surnommé « Pépé », qui a à peine eu le temps de fouler le sol de France, fauché en sortant de la barge de débarquement. Le second-maître Dumenoir avait d'ailleurs participé à la tentative de débarquement de Dieppe en août 1942. Sa montre a été récemment retrouvée en région parisienne, elle a rejoint une vitrine du musée de Ouistreham. D'autres camarades sont tombés un peu plus loin et plus tard au cours de la bataille de Normandie. Eux aussi se sont sacrifiés sur l'autel de la liberté.

Le 27 octobre, en fin d'après-midi, à 17 heures, le téléphone sonne chez moi, dans ma maison de Ouistreham, où toute la famille est réunie. Ce jour où le compteur de ma vie passe à 100, je me doute bien que ce n'est pas un démarcheur téléphonique pour me vendre des panneaux solaires ou une pompe à chaleur ! Je me dis : « Tiens, un ami ou quelqu'un de la famille qui m'appelle pour me souhaiter mon anniversaire. » C'est en fait l'Élysée.

« Monsieur Gautier ? me demande une voix à l'autre bout du fil, ne quittez pas, je vous passe le président de la République. » C'est Emmanuel Macron. Il veut simplement me souhaiter un bon anniversaire. Si on m'avait dit un jour que le chef de l'État m'appellerait pour mes 100 ans ! J'ai en tout cas été très touché par cet appel.

Je me souviens du 6 juin 2019, avec des membres de ma famille, dont mon petit-fils, officier chez les commandos marine, je suis dans la tribune officielle à Colleville-Montgomery pour le soixante-quinzième anniversaire du Débarquement. Autre symbole : dans la même tribune se trouvent Dominique et Denise, les filles de Philippe Kieffer et d'Alexandre Lofi, respectivement commandant et commandant en second du commando Kieffer. En 2019, nous ne sommes plus que trois survivants, Jean Morel, Hubert Faure et moi-même. Mes deux camarades n'ayant pas pu se déplacer pour cette commémoration, à Colleville-Montgomery, la seule plage où des Français ont débarqué le 6 juin 1944, je me suis donc retrouvé tout seul pour représenter notre glorieuse unité. Les mots du président de la République m'ont beaucoup ému. Comme à chaque fois, j'ai repensé à mes copains tombés à côté de moi pour que nous puissions vivre dans un monde libre et en paix. Soixante-dix-neuf ans après cette journée qui a changé le monde, je me dis qu'avoir débarqué en ce début de matinée du 6 juin 1944 est un privilège. Le 18 juin 2021, au Mont-Valérien, j'ai été élevé au titre de commandeur de la Légion d'honneur. Emmanuel Macron, après m'avoir décoré, a dit que les Françaises et les Français ont une dette imprescriptible

à notre égard. Peut-être. Mais une chose est sûre : il faut tout faire pour préserver la paix. Le chef de l'État m'a ensuite reçu en toute simplicité dans son bureau de l'Élysée.

Quatre-vingts ans ont passé, mais rien ne pourra jamais effacer les images de cette journée où je fus le témoin de ce qui deviendra la plus grande opération militaire de tous les temps. Cinq mille navires, des dizaines de milliers d'hommes, dont moi, quartier-maître fusilier marin commando, embarqué dans cette bataille. Sans oublier un nombre impressionnant d'avions transportant notamment les troupes aéroportées. Hélas, la seule journée du 6 juin n'a pas suffi pour terrasser les nazis. Il a fallu un peu plus de temps que prévu. Mais ceux qui se croyaient les plus forts ont fini par plier.